

moment silencieux, croisant leurs regards.

—Mademoiselle Emmeline, dit Eugène, est-ce que ma sœur vous a parlé de moi.

—Oui.

—Vous a-t-elle dit.....

Le reste de la phrase expira sur ses lèvres.

Maximilienne m'a tout dit, répondit la jeune fille.

—Mademoiselle Emmeline, balbutia-t-il, puis-je vous demander?.....

—Monsieur Eugène, votre sœur vous dira ce que j'ai répondu. D'ailleurs, ajouta-t-elle, ce n'est pas aujourd'hui que nous pouvons parler de cela.

—C'est vrai, dit-il tristement. Oui, vous avez raison, mademoiselle Emmeline, aujourd'hui nous ne devons penser qu'à mon père.

—C'est bien vrai, n'est ce pas ? il n'est que légèrement blessé ?

—Nous le croyons.

—Vous étiez là au moment de l'accident ?

—Non, mon père était seul.

—C'est donc son fusil, à lui?...

—Le jeune homme secoua la tête.

—Je ne puis rien vous dire ; mon père n'a répondu à aucune des questions que nous lui avons adressées ; de plus il nous a recommandé de ne faire aucune supposition ; il craint, évidemment, d'effrayer ma mère, ma sœur et nos amis. Comme vous le voyez, nous ne savons rien, nous ne pouvons que soupçonner la vérité et garder le silence pour respecter la volonté de mon père. Nous apprendrons plus tard ce qui s'est passé. Ce matin en partant, nous étions tous joyeux ; nous revenons désolés.

—Hélas ! soupira Emmeline.

A ce moment le marquis appela son fils.

—Je me sens assez de force maintenant pour aller jusqu'au château sans être obligé de m'arrêter de nouveau, dit-il ; Maximilienne et Emmeline vont nous devancer. Elles nous annonceront et prépareront la marquise et sa société à nous recevoir.

Maximilienne prit le bras de son amie et elles s'éloignèrent rapidement.

Le marquis s'était levé.

—Comment vous trouvez-vous ? lui demanda Eugène.

—Aussi bien que possible, répondit-il en s'efforçant de sourire. Allons, j'en serai quitte pour la peur, ajouta-t-il presque gaiement.

—On se remet en marche, mais toujours lentement pour ne pas trop fatiguer le blessé.

Se sentant assez fort pour marcher, le marquis avait voulu revenir au château à pied. En le voyant arriver ainsi, la marquise serait moins effrayée, et la douleur qu'elle allait éprouver moins vive. Telle avait été la pensée du marquis. Il savait combien sa chère Mathilde était impressionnable, et qu'une commotion un peu violente pouvait compromettre sa santé. Il avait toujours redouté de lui causer une contrariété, un ennui, un chagrin ou une douleur.

Heureusement, prévenue par Maximilienne, qui, tout en lui apprenant que son père revenait blessé, s'empessa de la rassurer, la marquise ne fut pas trop vivement alarmée. Cependant elle sortit du château tout en larmes pour courir au devant de son mari. C'est en s'appuyant sur elle et sur Eugène que le marquis rentra au château. Conduit immédiatement dans sa chambre, on l'aïda à se mettre au lit.

On avait posé sur la blessure un appareil provisoire préparé à la hâte avec des linges blancs déchirés et mis en charpie. Grâce à cette précaution, le sang avait cessé de couler.

—Il faut courir chercher le médecin, dit la marquise.

—Ma mère, un de nos gardes y est allé, répondit Eugène, le docteur ne peut tarder à être ici.

En effet, un instant après, le médecin de Coulange entra dans la chambre du marquis. Il était fort ému et c'est avec une certaine inquiétude qu'il examina la blessure.

Le marquis avait été frappé par une balle. Le projectile n'était pas resté dans les chairs. Il avait labouré l'épaule assez profondément sur une largeur d'environ douze centimètres, en glissant sur l'omo-